

PRÉFACE

Simple description d'une des œuvres de Jean-Baptiste Collet, le texte présenté ici devait juste étayer une étude générale sur cet artiste. Dans mon enquête, le chapitre consacré à ce seul tableau avait pris beaucoup trop d'ampleur au sein du projet initial. J'en propose donc une publication autonome.

Collet est un peintre parisien qui a longtemps vécu à Clermont-Ferrand et y a réalisé l'essentiel de sa carrière. Il est né en 1762 sous Louis XV et il est mort en 1843 sous Louis-Philippe. Sa production n'a fait l'objet d'aucune publication et a même été totalement oubliée. Je me suis intéressé à lui après avoir découvert un de ses tableaux exposé dans l'église de Saint-Amant-Roche-Savine dans le Puy-de-Dôme. Son Repas chez Simon, daté de 1808, m'a séduit. Œuvre néoclassique sans aucun doute mais j'y sentais avant tout une belle sensibilité dans sa conception et beaucoup d'habileté dans sa construction et sa réalisation.

J'ai cherché d'autres œuvres du même artiste. Outre un Enlèvement de Proserpine - la seule peinture figurant dans un musée (musée des beaux-arts Roger Quillot à Clermont) - j'en ai assez rapidement trouvé une dizaine dans des collections privées : deux grands paysages qui ont eu, en 1822, l'honneur d'être exposés au Salon, à Paris, ainsi que plusieurs portraits de personnages auvergnats. Surtout, j'ai découvert trois autres tableaux d'églises : une Transfiguration à Plauzat, une Adoration des mages à Gouttières et un Saint Amable à Chaméane.

Le tableau de Saint-Amant conserve toute ma tendresse car il a été à l'origine de ma rencontre avec Collet mais il est le plus simple. La Transfiguration de Plauzat me paraît le plus beau, le plus achevé. Le Saint Amable dont il sera question ici est le plus riche, celui qui a appelé la plus fructueuse des recherches

d'où le développement inattendu de mon analyse. A son propos, j'ai inventorié les influences de l'artiste qui sont probablement communes à bien des petits maîtres de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. Ils sont légions. Nous passons devant leurs œuvres en ignorant leurs noms. Si leurs toiles ne sont pas d'incomparables chefs-d'œuvre nous y reconnaissons souvent une « belle manière » et toute la maîtrise qu'apportait, à l'époque, l'enseignement rigoureux de l'Académie royale.

La rencontre d'un peintre modeste voire inconnu, et d'un personnage - saint Amable, patron de la ville de Riom - dont la réputation ne dépasse guère les frontières du nord de l'Auvergne, voilà une bonne raison d'offrir à l'un comme à l'autre une réhabilitation et réparer ainsi une injustice.

*La **première** partie sera consacrée au tableau de Jean-Baptiste Collet et aux sources possibles de son inspiration. On y trouvera également d'autres représentations du saint et les traces de son culte dans d'autres provinces. La **seconde** est une bibliographie raisonnée de la légende du patron de la ville de Riom. Je me suis efforcé d'apporter un éclairage historique sur le culte des saints depuis les temps mérovingiens où la tradition fait naître Amable. J'ai également rendu compte de la violente et stupéfiante querelle qui, au début du XVIII^e siècle, a opposé les villes de Riom et de Clermont revendiquant l'une et l'autre l'honneur d'avoir été le lieu de la mort d'Amable et de sa première sépulture.*

*En **préambule**, je consacrerai quelques pages à un bref résumé de la biographie de Jean-Baptiste Collet. Une version bien plus développée sera publiée par ailleurs.*

D'abord, quelques mots sur Jean-Baptiste Collet

Jean-Baptiste Collet est né en février 1762 à Paris, plus précisément au faubourg Saint-Antoine. Précision d'importance car elle nous rappelle qu'il a vécu toute son enfance dans un milieu très spécifique. Son père, son oncle, son grand-père, François, l'oncle de celui-ci et probablement bien d'autres, tous étaient des ébénistes. Plusieurs femmes issues de la famille Collet épousèrent de très grands artisans parmi les meilleurs de ce siècle d'or du meuble : Gilles Joubert devint l'oncle de Jean-Baptiste ; par mariage, Mathieu-Guillaume Cramer entra également dans sa famille et devint son cousin ; Pierre I Migeon avait épousé la veuve de François Collet et ils eurent ensemble un fils, Pierre II Migeon.

Le registre des baptêmes a disparu dans l'incendie de l'Hôtel de ville en 1871 mais nous avons la certitude que la sœur aînée du futur peintre a été baptisée dans la religion catholique à l'église Sainte-Marguerite. C'est donc très vraisemblablement vrai pour Jean-Baptiste lui-même. Edmond, leur grand-père, est pourtant mort, en 1761, dans la religion réformée, religion pratiquée par tous les artisans de la famille ou leurs alliés que nous venons de citer. Jean-Baptiste a donc probablement été concerné par les tourments que rencontrait la communauté depuis la révocation de l'édit de Nantes.

Sa voie professionnelle semblait toute tracée et pourtant c'est dans une autre carrière artistique qu'il va s'engager. Nous trouvons son nom inscrit sur le registre des élèves de l'Académie royale de peinture et de sculpture pour la première fois à la date du 20 mars 1780. Il a 18 ans. Il est déjà l'élève de Jean Bardin, né en 1732 à Montbard, un bon peintre passé par l'Académie de France à Rome. J'ai rédigé la biographie (à paraître) de cet artiste bien oublié lui aussi. Jean-Baptiste restera élève de l'Académie

où il obtiendra, en 1789, la deuxième médaille au concours des figures académiques. C'est déjà une belle performance. Elle précède juste l'ultime compétition pour accéder au « *grand prix* » ce qu'on appellera plus tard « *prix de Rome* ».

En 1786, Bardin, son premier maître, a quitté Paris pour prendre la direction de l'école gratuite de dessin d'Orléans. C'est probablement le moment où l'élève rejoint l'atelier de David, le second maître. Les événements révolutionnaires vont bouleverser son parcours. Les Académies seront supprimées. La clientèle aristocratique ne fournira plus les commandes qui faisaient vivre artistes et artisans. En 1803 pour des raisons que j'ignore mais qui sont certainement au moins en partie liées à cette situation, il va s'installer avec sa famille en Auvergne pour de longues années.

Entre temps, il avait épousé Angélique-Adélaïde Charlemagne. Trois enfants naîtront. Tous à Paris : Jacques-Claude en 1791, Fortuné en 1797 et Désirée en 1798. Jean-Baptiste exposera, au Salon de 1793, *Salmacis et Hermaphrodite*, un dessin. J'ai trouvé au cabinet des estampes de la bibliothèque nationale, deux gravures « *d'après Collet* » : *Minerve défend la craintive innocence* (gravée par Lorieux) et *Piège tendu par l'Amour* (gravée par Godefroy et Pillement), deux œuvres légères dans l'esprit du temps. Elles sont très proches de *L'Enlèvement de Proserpine*, la toile exposée au musée des beaux-arts Roger Quillot de Clermont. On peut faire l'hypothèse qu'il s'agit là d'une première période en ce qui concerne son style. Les réalisations suivantes seront toutes d'une tonalité beaucoup plus grave, dans la manière du néoclassicisme davidien.

La première toile auvergnate qui, dans l'état actuel de l'enquête, nous est parvenue, date de 1806. C'est le portrait de Guillaume-Michel Chabrol Tournoëlle, maire de Riom. Il est écrit en toutes lettres sur la toile : « *peint à Clermont* ». Collet composera pour cette famille plusieurs portraits et, plus tard, deux grands paysages qui seront exposés au Salon de 1822 : *Le lac Chambon* et *Le Château de Murols*. Devant le château se déploie le cortège de la duchesse de Berry qui deviendra également, un peu plus tard, la cliente du fils aîné, Jacques-Claude : un de ses paysages d'Auvergne (*Vue de la vallée de Royat*) décorera la salle à manger du château de Rosny. Sans toujours avoir connaissance des œuvres réalisées pour eux, on peut citer d'autres commanditaires auvergnats : le musicien George Onslow, le comte d'Espinchal, entre autres.

En 1808, Collet peint pour l'église de Saint-Amant-Roche-Savine un *Repas chez Simon*. Cette toile avait été un moment marouflée sur le mur méridional de la nef et elle avait beaucoup souffert de l'humidité. Lorsqu'Yves Morvan procéda à une restauration qui tenait du sauvetage d'urgence, le tiers supérieur avait déjà disparu (tout un lé de toile). Une *Jeune fille jouant du clavecin*, datée 1811, est passée en vente à Drouot en 1979. Elle n'est pas localisée. La même année, l'église de Plauzat reçoit *La Transfiguration* et, l'année suivante, celle de Chaméane, le *Saint Amable*, objet de cette publication. En 1823, ce sera le tour de l'église de Gouttières avec son *Adoration des mages*. Les deux premières ont été récemment restaurées. Un toilettage serait également bienvenu pour mettre en valeur la dernière.

Nous aimerions trouver des écrits bien documentés pour accompagner le séjour auvergnat de la famille. Rien de tel. Ce sont les dates portées soigneusement sur les œuvres qui attestent la présence du peintre. Mais aussi deux petits textes. D'abord, une annonce dans le *Journal hebdomadaire du Puy-de-Dôme* (N° 44) parue le premier novembre 1809. Nous y prenons connaissance de l'adresse clermontoise : « *M. Collet, peintre français, demeurant près la Poterne, rue des Augustins, à côté de celle des Bons-Enfants...* ». Nous découvrons également, par ce petit entrefilet, le titre d'un autre tableau que je n'ai pu localiser pour l'instant mais qui existe peut-être encore aujourd'hui : « *...ayant fini son tableau de la Présentation de la Vierge, [il] l'exposera dans son atelier qui pour cet effet sera ouvert au public le samedi 4, le dimanche 5 et lundi 6 novembre 1809, depuis 9 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir* ».

Dix ans plus tard, une lettre de Rodolphe Töpffer, écrite le 11 septembre 1819, donne une image plus vivante de la famille Collet. Ce citoyen genevois, né en 1799 est de passage à Clermont chez Michel Domergue, riche négociant ami de sa famille. Il raconte à ses parents sa rencontre avec un peintre, un « *charmant homme [...] aussi gai, aussi frais qu'un jeune homme de vingt ans* ». Il donne son avis sur ses productions : « *son genre principal est le portrait en grand* ». Il n'aime guère ses paysages « *mais où il a beaucoup de mérites c'est dans ses études d'après nature, il y en a de charmantes soit figures soit paysages...* ». Puis il ajoute : « *du reste Mr Colet (sic) est revenu de bonne heure de Paris s'établir dans un pays de barbares, où il est le seul à peu près qui aime*

les arts, en sorte qu'il faut qu'il tire ses motifs d'encouragement d'où il peut. Il travaille beaucoup pour les églises et dans l'occasion est obligé de peindre des enseignes, ce qui, ici, n'endommage point la réputation d'un artiste ». Après ces remarques fort peu obligeantes pour les « barbares » auvergnats, Töpffer décrit la vie familiale de l'artiste : « *Il a deux fils et une fille qui peignent tous, aussi on trouve des croûtes depuis le grenier jusqu'à la cave* ». Il conclut enfin : « *C'est d'ailleurs un homme très estimable et estimé, qui a mis dans ce pays les artistes ou plutôt l'artiste car il est le seul à une hauteur très raisonnable...* ».

Fils de peintre, Rodolphe Töpffer qui avait alors à peine vingt ans, deviendra lui-même à la fois peintre, dessinateur, caricaturiste, éducateur et écrivain. Les historiens de la bande dessinée le tiennent très sérieusement pour le véritable père fondateur du genre. Il a laissé notamment, dans ce domaine, « *M. Jabot* », « *M. Crépin* », « *M. Vieux-Bois* » réalisés dans les années 1830. Il avait même été encouragé dans ses expériences novatrices associant littérature et graphisme par Goethe.

Cette lettre, nous apprend, entre autre, que Jean-Baptiste a servi de maître à ses trois enfants. Cependant, il semble bien que seul l'aîné, Jacques-Claude, fera par la suite une carrière professionnelle. Une carrière honorable même : il exposera à tous les Salons (sauf à celui de 1827) entre 1822 et 1840. Il y présente des paysages d'Auvergne et des portraits. En juillet 1814, il rentrera à Paris pour se marier. Il possède un domicile dans la capitale. Nous connaissons ses trois adresses successives et nous avons la preuve qu'il partage son temps entre Paris et l'Auvergne. En 1823, Fortuné, le cadet, épouse, également à Paris, sa tante, la jeune sœur de sa mère, Marie-Jeanne-Thérèse Charlemagne. Ils habiteront Paris, boulevard Saint-Martin puis rue Montholon. Fortuné abandonnera la carrière artistique pour devenir vérificateur des poids et mesures. En 1823, Jean-Baptiste vit toujours à Clermont mais son épouse, Angélique-Adélaïde est déjà décédée.

Ajoutons encore deux œuvres non datées, non localisées mais existant encore de nos jours. De source très sûre, je tiens qu'une *Nativité* a orné il y a peu de temps encore, l'église Saint-Genès-des-Carmes à Clermont. Un dessin, *Coriolan condamné à l'exil* (craie noire, lavis de brun-gris) est passé en vente à Monaco en 1993.

Plus tard, Jean-Baptiste Collet retournera à Paris. Il y mourra le 10 mai 1843, 84, rue de Lourcine (aujourd'hui rue Broca). Lorsque Fortuné déclarera son décès à l'état-civil, il l'enregistrera comme « *rentier* », particularité partagée avec un futur confrère de bien plus grande notoriété : Paul Cézanne. Désirée, sa fille, restera célibataire. Elle mourra au domicile de son père, la même année, sept mois plus tard, à 45 ans. Son acte de décès indique bien « *artiste peintre* ». Détails émouvants : le corps de Jean-Baptiste fut ensuite transféré en 1845 dans la fosse de sa fille au cimetière du Montparnasse et, depuis 1965, leurs restes ont été réunis dans la même boîte à l'ossuaire du Père-Lachaise.



Louis-Léopold Boilly, *Arrivée d'une diligence dans la cour des messageries, rue N.-D. des Victoires à Paris*. Paris, Musée du Louvre, cliché RMN.



Chaméane (Puy-de-Dôme), église Saint-Pierre.

